

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 JANVIER 1859.

No. 3.

L'ÉCOLE.

Un tout petit enfant s'en allait à Pécole.
On avait dit : “ Allez ! ” Il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd : il ne pouvait courir.
Il pleure et suit de loin une abeille qui vole.
“ Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à Pécole : il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire ;
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée,
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée ;
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor, nous en aurons d'écluses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours. [journ.]
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert,
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe : elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
“ Oh ! bonjour, dit l'enfant qui se souvenait d'elle ;
Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle.
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi,
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
Jouons.— Je le voudrais, répond la voyageuse ;
Car je respire à peine et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps,
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégaris ;
L'herbe croît, c'est l'instant d'aller faire les nids.
J'ai tout vu ; maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
Il faut en profiter. Je me sauve.....A demain !”

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
“ Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre ;
Voyez ! ma main est rouge : il en est cause. Au jeu,
Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
Sans aller à Pécole, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs et j'y vais tous les jours ;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire,
Le sort des chiens me plaît ; car ils n'ont rien à faire.
— Écolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf, qui, d'un pas lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme,
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,

Voire mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange ;
Allez donc à Pécole ; allez, mon petit auge !”

L'enfant crut le bon dogue ; il travailla gaiement,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

MINE DESBORDES-VALMORE.

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LA CIVILISATION ET LES ARTS.

(Suite et fin.)

Le Catholicisme n'a pas borné la sa bénigne influence. A son apparition il trouve au sein de la société une monstrueuse inégalité dans les conditions ; non point cette inégalité fruit du génie, du juste pouvoir ou des richesses, mais l'homme condamné à servir d'esclave à l'homme ; l'homme privé de ses droits et de sa liberté ; l'homme traité à l'égal de la brute. A la vue d'une coutume si en opposition avec ses dogmes, il jette un cri d'alarme ; il tente d'adoucir le sort de ces malheureux, avant qu'il lui soit permis de les rendre à la liberté. Il temporise cependant, et, voyant que le temps n'est pas encore venu de s'interposer entre ces infortunés et leurs bourreaux, il fait tous ses efforts pour rendre leur état moins intolérable. Le premier il donne l'exemple : tous les évêques et les clercs mettent leurs esclaves en liberté, et, après avoir ainsi préparé les voies, il entreprend de mettre la dernière main à l'œuvre. “ O Homme, s'écrie-t-il, il ne t'est pas permis d'attenter injustement à la liberté de tes semblables. Ce malheureux, l'objet de tes mépris et de tes outrages, ce malheureux est ton égal : comme toi il est la créature d'un Dieu juste et bienfaisant. Cesse donc de le rabaisser en exigeant de lui une soumission qui ne t'est pas due.” On est quelque temps rebelle à sa voix, mais enfin la conscience l'emporte, et la liberté succède à l'esclavage. C'est ainsi que cette religion sainte replace l'homme au rang d'où il était tombé. Péclairer, le rend meilleur, et comble les inégalités qui régnaient dans la société.

Non contente d'avoir ainsi amélioré la condition de l'homme, d'avoir formé une société forte et bien réglée, elle veut encore veiller à son bien-être et à sa conservation. Elle bénit l'union de l'homme avec la femme, pour leur apprendre que

l'état dans lequel ils s'engagent est un état saint ; que le lien qui les unit est indissoluble, et que de là dépendent les bonnes mœurs et la tranquillité des empires. “ En effet, dit J.J. Rousseau, jamais il n'y a eu de cour entièrement livrée à la débauche sans qu'il y ait eu des révolutions et des séditions.” L'ancien Paganisme permettait la polygamie et le divorce ; l'Eglise s'élève contre cet abus. Les princes se récrient, ils veulent passer par dessus les défenses ; les foudres du Vatican les atteignent ; les armes tombent des mains de leurs soldats, les sujets refusent leur obéissance, il faut revenir au devoir ou bien encourir la perte d'un royaume et une damnation éternelle. Ainsi, par ses soins, l'harmonie renaît dans le monde physique et moral.

Pour assurer son œuvre, le Catholicisme appelle à son secours les sciences et les arts. Au milieu des invasions des barbares, des hommes pieux et savans s'enferment dans les monastères, et là, malgré le bouleversement de la société et le fracas des armes, ils conservent comme en dépôt les trésors de la science. La disparition des barbares leur ayant assuré la tranquillité, il sortent de leurs retraites et répandent sur le monde le fruit de leurs veilles et de leurs travaux. De nombreuses écoles s'ouvrent de toutes parts, la jeunesse y reçoit une éducation religieuse et scientifique. Une génération d'hommes instruits se prépare, et le monde marche à grands pas vers la civilisation. Les arts négligés pendant les invasions reprennent un nouvel essor. Les hautes idées de la grandeur et de la majesté de Dieu, imprimées dans les âmes par la Religion, vont porter leurs fruits. L'Europe entière se couvre de vastes cathédrales dont les pyramides gothiques, sveltes et légères, semblent percer les nues, et témoigner de la grandeur du Dieu qu'on y adore. Les Raphaël, les Michel-Ange dotent le monde d'imitables chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture.

Tout se remue, tout s'agite, il se semble qu'on soit trop à l'étroit sur ce globe ; on observe, on interroge les secrets les plus impénétrables de la nature. L'océan est étonné de voir l'homme se hasarder sur

de frêles navires, et aller à la découverte d'un monde nouveau qu'il avait jusque là défendu de ses côtes. De nouvelles régions s'ouvrent aux travaux de l'évangile. La aussi il trouve des malheureux à consoler, des peuples à civiliser. Là comme ailleurs, il triomphe de tous les obstacles : il sort victorieux de la lutte.

L'œil de l'homme pénètre jusque dans les profondeurs des cieux; les astres, leurs mouvements, les lois qui les régissent, tout cède à ses observations scientifiques; il cherche à se rapprocher le plus qu'il peut de la demeure du Dieu qu'il adore. C'est et offrant au Très Haut l'encens de ses prières qu'on voit le grand Leibnitz procéder à ses admirables découvertes. C'est en suivant pas-à-pas l'historien sacré, que Cuvier pénètre les secrets du monde matériel. Partout un instinct de foi préside aux travaux de la science.

Tels sont les bienfaits que le Catholicisme a répandus sur le monde. Tel encore on le voit poursuivre son œuvre admirable. Il n'est pas un seul coin de ce vaste Univers où il n'ait fait sentir sa bénigne influence. Et cependant, en dépit de témoignages si éclatants, les hommes osent élever la voix, et proclamer que le Christianisme a fait son temps; qu'il faut enfin que l'homme sorte de tutelle, qu'il s'émanipe. Oh! insensés, le Christianisme a fait son temps? Et que lui substituez-vous donc? Sera-ce vos vaines doctrines destructives de tout ordre et de toute société? Ah! puissent ces doctrines abominables périr à jamais! Puisse le monde, comblé de si grandes faveurs, n'oublier jamais celui à qui il les doit!!

N. M. H.

L'ABELLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 13 JANVIER 1859

Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré d'une promesse que nous nous sommes faite, en prenant la rédaction de *L'Abille*. Cette promesse, approuvée par nos conseillers intimes, nous tâcherons de l'accomplir pleinement. Voici donc ce que nous nous sommes proposé, et ce que nous vous soumettons humblement, chers lecteurs; nous avons résolu d'insister auprès de nos confrères pour demander leur concours et autant que possible leur collaboration, et cela en vue de ne présenter, à nos lecteurs que du miel de nos rayons que des rayons de *notre* ruche: nous voulons qu'*L'Abille* ne butine que sur les fleurs de nos parterres, et que sur les parterres de *notre* jardin. Sans doute, les extraits sont

souvent de nature à éclipser les originaux; mais les extraits se trouvent ailleurs, *ipso facto*: là où ils sont, d'autres que nous peuvent les trouver, et la gloire n'est pas grande dans tous les cas. Nous voulons donc, autant que possible, ne présenter que du miel de notre composition. *L'Abille* en sera peut-être moins intéressante, malgré nos efforts; mais du moins nous aurons la consolation de pouvoir dire avec Alfred de Musset:

“ Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.”

Nous avons donc fait un sérieux appel à nos confrères. Dieu merci, il n'a pas été inutile, et nos citations se sont remplies comme par enchantement. Nous remercions les abeilles collaboratrices de leur empressement, et nous terminons aujourd'hui une composition philosophique d'un confrère qui a déjà fait ses preuves dans nos soirées littéraires. Comme nous nous flattons d'avoir des lecteurs de tous les goûts, une autre fois ce sera au tour d'un genre moins sérieux. C'est ainsi que nous espérons remplir notre promesse.

Quand nous disons *notre* jardin, *nos* parterres, *nos* fleurs, il est bien entendu que *L'Abille*, comme le petit volatile dont elle porte le nom, n'a pas intention de se renfermer dans les murailles étroites d'une ville. A l'exemple de cette *chose légère qui va de fleur en fleur*, elle appelle *miennement* toute fleur qui lui donne du miel; *miennement* tout parterre où elle trouve à butiner, et la terre entière est *mon* jardin. Lors donc qu'il lui arrivera, fût-ce du bout du monde, un beau rayon de miel composé *pour elle* par un de ses bons amis, elle sera toute fière comme une reine, de se voir parée de si beaux atours et dirà partout en bondissant: RECONNAISSANCE!

Nous n'avons pas oublié que nous avions autrefois la bonne fortune de recevoir très-souvent des correspondances de nos amis du collège de St. Hyacinthe; l'heureuse intimité qui existait alors entre nos confrères et les élèves de cette maison, qui avaient eu l'avantage de se voir à deux reprises, permettait alors à *L'Abille* d'être l'intermédiaire entre eux et de continuer les bons rapports entre les élèves des deux maisons. Nos lecteurs se rappellent aussi que nos confrères du collège de l'Assomption contribuaient souvent à orner nos colonnes. Aujourd'hui que *L'Abille* sort d'une longue léthargie, elle espère trouver ses anciens amis réveillés et dispos et veillent tous ces amis, particulièrement ceux que nous venons de mentionner, ne pas tromper son espoir!

Cependant pour obvier à tout malentendu, nous croyons à propos de rappeler ici que *L'Abille* d'autrefois s'était fait une règle de ne publier les correspondances d'un autre Collège, que lorsqu'elles lui étaient

transmises par l'agent, ou avec l'approbation de M. le Supérieur de ce collège.

Nous saisissons cette occasion de témoigner notre gratitude à M. A. Nautel qui a bien voulu s'offrir à être notre agent au Collège de Sainte Thérèse.

C'est avec le plus grand plaisir que nous publions la correspondance suivante. Notre confrère peut compter que nous aurons toujours à sa disposition et à celle de ses confrères, non-seulement le petit coin qu'il demande, mais encore autant d'espace qu'il le voudra.

Petite Salle, 12 janvier 1859.

M. le Recteur,

L'Abille a été reçue chez nous avec une joie inexprimable. En vérité vous ne pouviez nous donner de plus belles étrennes; et comme le dit une chanson de l'ancienne *Abille*:

“ *L'Abille* dans son humble ruche
Exprimant l'essence des fleurs,
Éloigné de vous toute embûche
Et sait couronner vos labours.
Loin de ces mille peines,
Qui changent tout en fiel,
Quelles donc étrennes,
De ne rêver que miel!

A notre joie se mêla une certaine surprise. Nous avions bien entendu parler de *L'Abille* qui, jadis, avait rôdé dans le Séminaire; mais qui se serait imaginé que ce petit insecte pût quelquefois se revêtir d'ailes blanches pour reproduire ses pensées? Nous sommes, hélas! si loin de la ruche où il confectionne son miel! A part quelques-uns de nos *grands bonnets* que leur taille retient ici, quoique leur classe dût en faire les habitants de la Grand'Salle, personne parmi nous ne connaissait d'autre *Abille* que celle qui fait du miel, et encore lorsqu'il plaisait à Monsieur l'Economiste de nous donner un petit rail dessort, beaucoup s'occupaient plus de le savourer que de se creuser la cervelle pour découvrir l'origine de ce mets délicieux.

Mr. le Gérant se rappellera longtemps je pense, la réception que nous lui fîmes la veille du jour de Pan. Monsieur le Directeur nous aurait donné deux jours de congé, notre joie n'aurait pas été plus grande que lorsqu'il vint nous apporter son petit journal. Nous quittâmes tous nos jeux pour nous attrouper autour de lui comme de petits poissons autour de l'appât; c'était à qui aurait un numéro, les tendaient leurs mains vers lui, et le pauvre Monsieur, pressé par la foule, pensait à chaque instant voir déshirer ses feuilles. Enfin, à force d'adresse et de patience, il parvint à s'esquiver de la Petite Salle. Vous ne sauriez croire alors avec quel empressement nous nous mîmes à lire votre petit journal. Gentille chanson, graves articles éditoriaux, décès, procès Montebert, nouvelles, premiers, énigme, con-

ditions, fallait voir comme tout a été lu, dévore, critiqué au point de vue sublime de la Petite Salle, qui, étant située maintenant juste au-dessus de la Grande, doit, par une conséquence mathématique, voir de bien plus loin que celle-ci. Les uns, membres d'un club de cartes, voudraient y voir l'éloge du *brélan*, leur jeu favori; X et Y trouvent qu'il y a un grand défaut dans la chausse en ce qu'elle ne parle pas des patins sur lesquels ils se plaisent à faire mille gambades plus ou moins régulières ou gracieuses. Z ne vous pardonnera point si vous oubliez dans vos nouvelles de faire mention de la belle côte à glace vive, où tous les jours entre midi et une heure il glisse en chantant le joli refrain de la *Glissade*:

” Chers amis, glissez, glissez!
La pente
Est douce et coulante;
En des sentiers bien lisés,
Glissez, courez, glissez!

U pour qui lancer un marbre est bien plus facile que de manier le dictionnaire, trouve vos colonnes trop sérieuses, et voudrait y lire quelques-uns de ces contes-biens que sa grand'mère lui racontait autrefois pour l'endormir. Ce cher confrère enfin, qui veut s'illustrer à tout prix et voir son nom imprimé, outrage contre l'idée que l'on a eue de mettre les noms des premiers plutôt que ceux des derniers, et prétend qu'en cela l'on a commis une faute énorme. En vérité, Monsieur le Rédacteur, je suis moi-même bien en peine pour savoir ce que vous serez capable de répondre à ces critiques. Si jeunes et avoir tant d'esprit! ça promet beaucoup, n'est-ce pas?

Le second numéro n'a pas été moins bien reçu que le premier, et le pauvre agent a failli être dévoré avec les feuilles qu'il apportait. Je suis heureux cependant de pouvoir vous apprendre qu'il est échappé sain et sauf et qu'il n'a reçu aucun coup d'angereux.

En attendant le troisième, et pour adoucir un peu mon impatience, je me hazarde à vous écrire ce petit mot, espérant que vous le recevrez avec votre bienveillance ordinaire. Cela m'encouragera peut-être à vous demander plus tard un tout petit com sur votre intéressante feuille. J'espère que vous ne le refuserez pas au plus ardent abonné de *l'Abeille*.

A. G., Elève de la Petite Salle.

ÉLECTION DE LA CONGRÉGATION.

9 janvier 1859.

Préfet . . . M. L. H. Pâquet.
1er Assistant . . M. A. Pelletier.
2nd Assistant . . M. H. Beaudet.
Secrétaire . . . M. Joseph Martin.
Trésorier . . . M. L. Lambert.

UNIVERSITÉ LAVAL.

M. Ferland a commencé lundi son cours public d'histoire du Canada en présence d'un nombreux auditoire.

PREMIERS.

RHÉTORIQUE.

M. Bouchard, en thème latin.
G. Dutiesne, en thème grec.

SECONDE.

P. Savoie, en amplification.

QUATRIÈME.

Joseph Pelletier, en version latine.

CINQUIÈME.

A. E. Turcot, en thème anglais.

SIXIÈME.

A. Papineau, en exercice français.

SEPTIÈME.

D. C. Lacombe, en exercice français.
E. Contre, en éléments latins.
L. Genest, “ “ “

HUITIÈME.

N. Rousseau, A. Fortier, D. Brochu et
O. Lortie, en français.

Nous donnons ici l'état de la température depuis le commencement de la semaine:

Dimanche	9 janvier	27 1/2	Réaumur.
Lundi	10 “	29	“
Mardi	11 “	28 1/2	“
Mercredi	12 “	27	“

Ce grand froid nous a donné un pont de glace vive devant la ville. Il est inutile de dire la joie de Messieurs les *Patineurs* de la grande et de la petite salle.

Il paraît qu'à Montréal le froid n'a pas été moins grand qu'à Québec.

NOUVELLES LOCALES.

L'Hon. M. Rose, procureur-général pour le Bas-Canada, a été nommé commissaire des travaux publics, à la place de l'Hon. M. Sicotte.

—La Corporation de Québec a résolu de demander au parlement l'extension des limites de la cité de manière à embrasser les plaines, le pont de Scott, la Canardière et l'embouchure de la rivière St. Charles.

—On annonce que H. L. Languevin, Ecr., maire de Québec, a refusé d'accepter la délégation en Angleterre pour les intérêts du chemin de fer de Nord.

Population catholique de Québec.—En 1858, le nombre total des baptêmes a été 2215, dont 617 à N. D., 1135 à St. Roch et 463 à S. Patrice. Les sépultures ont été au nombre de 388 à N. D., 746 à St. Roch, et 300 à St. Patrice, total 1434. Il y a eu

105 mariages à N. D., 119 à St. Roch et 91 à St. Patrice. La population catholique a donc augmenté de 781 durant cette année.

NEW-YORK.—Il y a eu dans cette ville, le jour de l'an trois meurtres et autant de batailles où le sang a été répandu sans cependant causer la mort. “ Voilà, dit un journal de cette ville, le résultat d'une mauvaise administration de la justice durant l'année qui vient de finir. Si les cours veulent déployer pour nous défendre seulement la moitié de la vigueur que les assassins de l'Ét pour l'attaque, nous pourrions espérer quelque sûreté.”

On écrit de Venise, le 17 Novembre: La chambre du commerce a décidé de faire placer dans le Panthéon vénitien le buste de Giovanni Cabotto, qui avant Colomb, planta l'étendard de Venise sur le continent Américain.

DE L'ORIGINE DES AMÉRICAINS.

(Suite et fin.)

On sait que de tous les moyens employés pour remonter jusqu'à l'origine des peuples, l'un des plus efficaces consiste dans la comparaison et l'analyse des langues. Or il existe beaucoup d'analogie entre celle de l'Asie Septentrionale et celles du Nord de l'Amérique: cette circonstance ajoute beaucoup de force à l'induction prise de la proximité des deux continents vers le cercle polaire. Ceux qui prétendent que les Américains descendent des *H. breux* conviennent que dans les innombrables langues du Nouveau-Monde, on ne trouve pas le moindre vestige de la langue hébraïque; car on ne peut pas plus regarder comme indice d'affinité la rencontre du mot aba (père) dans la langue de la tribu ou nation des Tinevas, que l'existence du mot theos (Dieu) dans la langue des tribus Betoys ne prouve que ces sauvages descendent des Grecs.

Il est au reste bien difficile de fonder sur la comparaison des langues quelque raison de parenté entre les Américains et les peuples de l'ancien continent; car il y a autant de langues en Amérique qu'il y a de nations, c'est-à-dire de hordes sauvages, errantes ou établies à demeure dans quelque contrée. On y chercherait en vain des langues générales qui soient la source de toutes les autres; celles qui sont parlées dans un pays étendu, et elles sont en très-petit nombre, il est vrai, font naître beaucoup de dialectes qui se ressemblent plus ou moins; mais d'un autre côté, ces langues, qu'on pourrait appeler langues-mères, n'ont point d'analogie entre elles, et elles en ont bien moins encore avec les

